

## Acte II

De « Salut, sainte lumière. » à « Quel jour-là ? », éditions de Minuit, p.68 et 69.



*Catherine Frot dans le rôle de Winnie, mes Marc Paquien, 2012*

### **Introduction :**

Le premier acte s'est achevé en même temps que la journée de Winnie. Par ailleurs, le titre [Oh ! les beaux jours](#) est au pluriel. Le lecteur ou le spectateur s'attend donc au moins à un deuxième jour, qui viendrait éclairer la pièce d'une manière ou d'une autre, soit par une rupture<sup>1</sup>, soit par une continuité<sup>2</sup>. Beckett choisit l'un et l'autre. Beaucoup d'éléments sont restés les mêmes, par exemple, le décor et les objets, en revanche la situation physique de Winnie s'est dégradée, ce qui implique l'avancée vers l'engloutissement. Il est à noter aussi que Beckett pousse le spectateur de théâtre dans ses limites : celui-ci doit concentrer son attention seulement sur un visage, dont seuls les yeux sont mobiles.

En quoi ce début de l'acte II accentue-t-il le tragique<sup>3</sup> de la situation de Winnie ?

### **I Le réveil de Winnie : de « Salut, sainte lumière » à « Quel est ce vers inoubliable ? »**

En confrontant avec l'acte I, on voit qu'il suffit ici d'une sonnerie pour que Winnie ouvre les yeux (au lieu de deux au premier acte). Sa première parole reste un remerciement, une acceptation de cette « nouvelle » journée, également

---

<sup>1</sup> Par exemple, si Winnie s'extrait de la terre ou si Willie agissait d'une manière efficace.

<sup>2</sup> Par exemple, une deuxième journée tout à fait semblable à la première, comme métaphore de la vie humaine, incessante répétition d'actions inutiles.

<sup>3</sup> Le tragique : ce qu'il y a à la fois de terrible et d'inévitable dans une situation.

considérée sous un aspect « divin » : « **Salut, sainte lumière** ». On remarque les allitérations en s et l, de fait Winnie cite un vers du poète anglais John Milton<sup>4</sup> (« Hail holy light ») dans son ouvrage Le paradis perdu (1667).

Cette parole résonne ironiquement car dans le cas de Winnie, « **la lumière aveuglante** » est omniprésente (il n’y a pas d’obscurité) et seule la sonnerie (?) indique une nouvelle journée. Mais on voit aussi que cette citation est aussi le moyen d’accepter et de valoriser une réalité pénible à laquelle on ne peut rien. La « littérature » devient une sorte de remède devant l’inévitable. Inévitable d’autant plus marqué par le fait que dès qu’elle ferme les yeux, la sonnerie reprend<sup>5</sup>.

On constate que dans ce second acte, il n’est plus question de prières, ce que Winnie va confirmer p. 69 : « **je priais autrefois** ». La croyance et l’espérance en l’efficacité de la prière ont désormais disparues.

La seconde réplique de Winnie : « **Quelqu’un me regarde encore (un temps) Se soucie de moi encore** » apparaît un peu énigmatique : qui donc regarde encore Winnie ? Celui qui a déclenché la sonnerie, un éventuel Dieu ? Ou plus simplement le spectateur dans la salle ? Il est probable que Beckett s’amuse ainsi vis-à-vis de son public : eh oui, c’est le deuxième acte, et il y a encore des spectateurs dans la salle, tous ne sont pas partis à l’entracte, déroutés par la nouveauté de la pièce.

Mais pour Winnie, le regard de quelqu’un sur elle est aussi indispensable, ce qu’elle traduit par l’expression : « **des yeux sur mes yeux** », qu’elle semble rapporter à la poésie en s’interrogeant aussitôt : « **Quel est ce vers inoubliable ?** ». Toute l’ironie vient évidemment du fait qu’elle a oublié ce vers inoubliable. Alors que la situation de Winnie s’est profondément dégradée, dans le début de ce deuxième acte, l’ironie et l’humour contrebalancent ce que la situation pourrait avoir de tragique. La plupart des répliques sont à prendre à la fois dans un registre sérieux et dans un registre humoristique. Car le recours à la poésie et à l’art reste une nouvelle fois pour Winnie une possibilité d’évasion<sup>6</sup>.



*Denise Gence dans le rôle de Winnie, mes Pierre Chabert, 1992*

<sup>4</sup> John Milton (1604-1674) est devenu aveugle à l’âge de 40 ans. Winnie elle-même, à l’acte I, disait d’elle-même « Bientôt aveugle » p.14.

<sup>5</sup> On est à dans une sorte de torture : soit la lumière aveuglante, soit la sonnerie perçante. On a pu voir dans la situation de Winnie une image de l’Enfer.

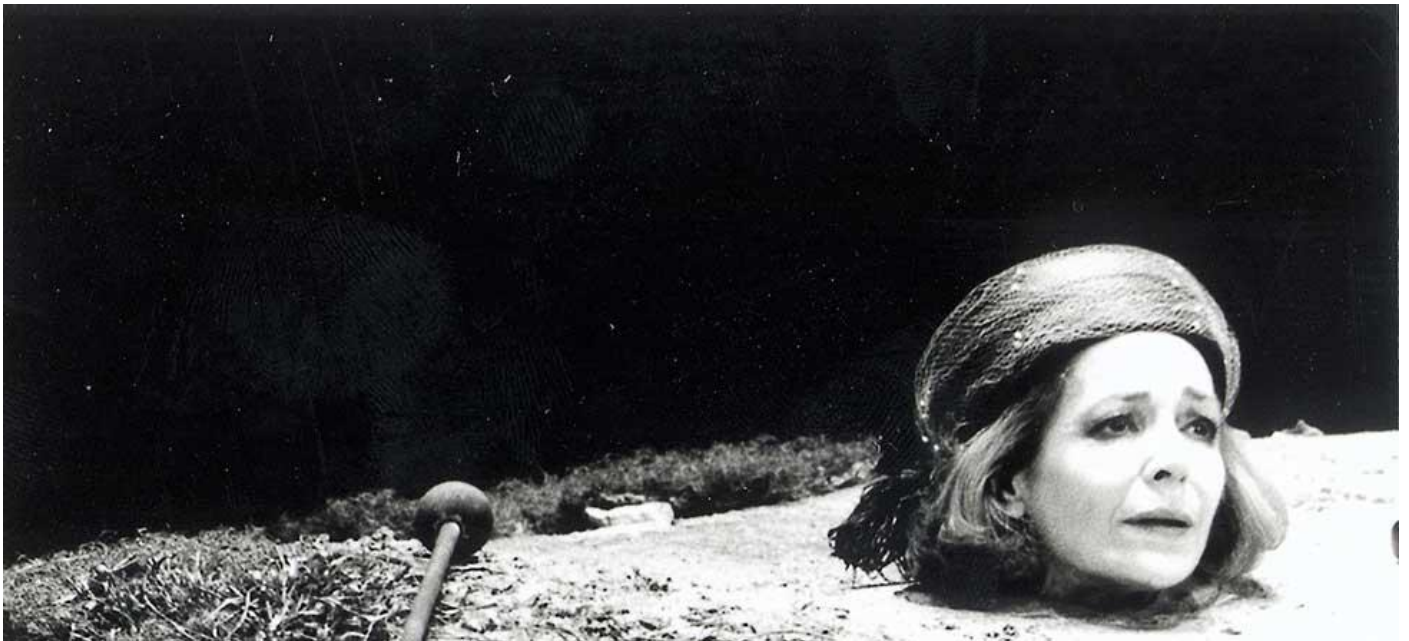
<sup>6</sup> A rapprocher par exemple de l’importance de la chanson tirée de La veuve joyeuse qui achève l’acte II et que Winnie a écoutée à l’acte I avec la boîte à musique.

## II Les interrogations de Winnie : de « (Un temps. Yeux à droite) Willie. » à « De tout ce qu'on peut »

Alors que dans le premier acte, Winnie semblait ne découvrir la présence de Willie qu'au moment où elle se lavait les dents, ici à l'acte II, elle l'appelle très vite, par deux fois, et les didascalies traduisent l'urgence d'abord par le regard « **Yeux à droite** » puis plus nettement par la voix : « **plus fort** ». Sans réponse, elle s'interroge alors sur le temps : « **Peut-on encore parler de temps ?** » suggérant par là l'impossibilité de discerner le temps qui passe. Pourtant elle continue et emploie effectivement l'expression « **un bout de temps** » dans une phrase qu'elle adresse à Willie. Elle continue à faire comme avant, même si sa phrase constate l'absence de preuves marquant la présence de Willie ; la perte s'est faite progressive : d'abord par le regard : « **que je ne te vois plus** », puis par l'ouïe « **Ne t'entends plus** ». Dans tout ce passage, on note la multiplication des silences indiqués par les didascalies « Un temps » (7 occurrences).

(Un temps. Yeux à droite.) Willie. (Un temps. Plus fort.) Willie. (Un temps. Yeux de face.) Peut-on parler encore de temps ? (Un temps.) Dire que ça fait un bout de temps, Willie, que je ne te vois plus. (Un temps.) Ne t'entends plus. (Un temps.) Peut-on ? (Un temps.) On le fait.

Cette multiplication des silences trahit peut-être la difficulté qu'a Winnie à relancer sa parole sans savoir si elle est entendue. Elle a besoin d'être vue pour exister. Elle a également besoin d'être écoutée pour parler. Au final, même si elle doute, elle continue : « **On le fait** » et cette formule qui lui paraît relever du « **vieux style** » la fait sourire. Cette expression « **Le vieux style** » employé comme exclamative fait ressurgir le personnage de l'acte I et revient de nombreuses fois pour qualifier toutes les expressions du passé. Car que peut signifier le verbe « **faire** » quand on est enterrée jusqu'au cou dans la terre ?



*Natasha Perry dans le rôle de Winnie, mes Peter Brook, 1996*

Winnie continue donc de parler et se justifie par deux vérités générales : « **il y a si peu dont on puisse parler** », « **on parle de tout (un temps) De tout ce qu'on peut** », qui se contredisent et se complètent en même temps. « **si peu et tout** » s'opposent d'abord, puis « **tout** » est précisé par « **tout ce qu'on peut** » : le procédé : rétrécissement, expansion, rétrécissement dessine une parole finalement dérisoire<sup>7</sup>.

A noter cependant que sa dernière affirmation : « **on parle de tout ce qu'on peut** » répond à sa première interrogation « **Peut-on encore parler de temps ?** ».

<sup>7</sup> La même formule était utilisée à l'acte I, mais avec le verbe faire : « Il y a si peu qu'on puisse faire. (Un temps) On fait tout (Un temps) Tout ce qu'on peut (Un temps) ». p.29. A l'acte II, Winnie, qui n'a plus ni bras ni mains pour « faire », ne peut plus que parler.

### III Un choix affirmé, continuer quoi qu'il arrive : de « Je pensais autrefois » à « pour faire mon marché ».

A l'acte I, Winnie envisageait la situation dans laquelle elle se trouve maintenant.

D'abord p 28 et 29 :

*« Si seulement je pouvais supporter d'être seule, je veux dire d'y aller de mon babil sans âme qui vive qui entende... non pas que je me fasse des illusions, tu n'entends pas grand'chose, Willie, à Dieu ne plaise... Des jours peut-être où tu n'entends rien... Mais d'autres où tu réponds... De sorte que je peux me dire à chaque moment, même lorsque tu ne réponds pas et n'entends peut-être rien, Winnie, il est des moments où tu te fais entendre, tu ne parles pas toute seule tout à fait, c'est-à-dire dans le désert, chose que je n'ai jamais pu supporter – à la longue... C'est ce qui me permet de continuer, de continuer à parler s'entend. Tandis que si tu venais à mourir (sourire) – le vieux style ! – (fin du sourire) – ou à t'en aller en m'abandonnant, qu'est-ce que je ferais alors, qu'est-ce que je pourrais bien faire, toute la journée, je veux dire depuis le moment où ça sonne, pour le réveil, jusqu'au moment où ça sonne, pour le sommeil ?... Simplement regarder droit devant moi, les lèvres rentrées ? ».*

Ensuite p.37

*Oh sans doute des temps viendront où je ne pourrai ajouter un mot sans l'assurance que tu as entendu le dernier et puis d'autres sans doute d'autres temps où je devrai apprendre à parler toute seule chose que je n'ai jamais pu supporter un tel désert. Ou regarder devant moi, les lèvres rentrées. A longueur de journée ».*

Désormais enfoncée jusqu'au cou, Winnie rappelle ces réflexions : « **je pensais autrefois** » est répété deux fois, et les expressions « **je dis** », « **je veux dire** » montrent qu'elle cherche bien à préciser sa pensée. La reprise des termes presque identiques « **apprendre à parler toute seule** », la même image qui revient du « **désert** »<sup>8</sup> prouvent que Winnie se retrouve désormais dans la situation qu'elle craignait. L'emploi de l'adverbe « **autrefois** » suggère qu'un temps assez long s'est écoulé entre le premier et le deuxième acte, mais il peut aussi être employé pour mettre en avant le renversement brutal de la situation.

Il est clair que Winnie n'a pu apprendre à parler toute seule : la répétition par trois fois de « **Non** » le montre, ce qu'appuie la didascalie concernant son sourire : « **(Sourire) Mais non. (Sourire plus large) Non non.** ». A partir de là, elle continue à parler à Willie : « **Donc tu es là** ». Elle déduit la présence de Willie par la seule nécessité qu'elle en a et elle finit par admettre qu'elle « fait comme si ».

Pourtant elle ne nie pas ce que peut signifier le silence de Willie. Son discours se construit par des reprises et des répétitions : tantôt au présent « **Tu dois être mort** » (verbe devoir au présent, verbe mourir à l'infinitif passé), tantôt au passé « **tu as dû mourir** » (verbe devoir au passé composé, verbe mourir à l'infinitif présent). La même expression « **comme les autres** » est reprise deux fois, et l'allitération rapproche « **mourir** » et « **partir** ». Mais elle revient à sa première affirmation : « **Ça ne fait rien, tu es là** ». On voit ainsi la puissance de la parole chez Winnie, capable de faire disparaître ce qui pourrait l'atteindre (l'absence de Willie).

L'humour est aussi présent, par le contraste entre l'adresse directe (2<sup>ème</sup> personne du singulier) et la constatation tranquille « **Oh tu dois être mort, oui, sans doute** ». Ou par le tout aussi tranquille « **Ça ne fait rien, tu es là** ».

Si la présence de Willie apparaît comme un appui, Winnie affirme tout aussitôt la présence de son second appui important : le sac. Même reprise rassurante, en boucle : « **Le sac aussi est là** », « **le sac est là, Willie** ». Elle ne peut plus maintenant l'ouvrir et en sortir le contenu, mais elle peut affirmer sa réalité par le regard : « **je le vois** ». A la différence des humains, les objets sont plus fiables, car aux dires de Winnie, ils ne changent pas « **le même que toujours** », « **pas une ride** ». L'emploi ici de la métaphore (la ride) assimile le sac à un être cher, sans doute parce qu'il est présenté ici comme un cadeau de Willie.

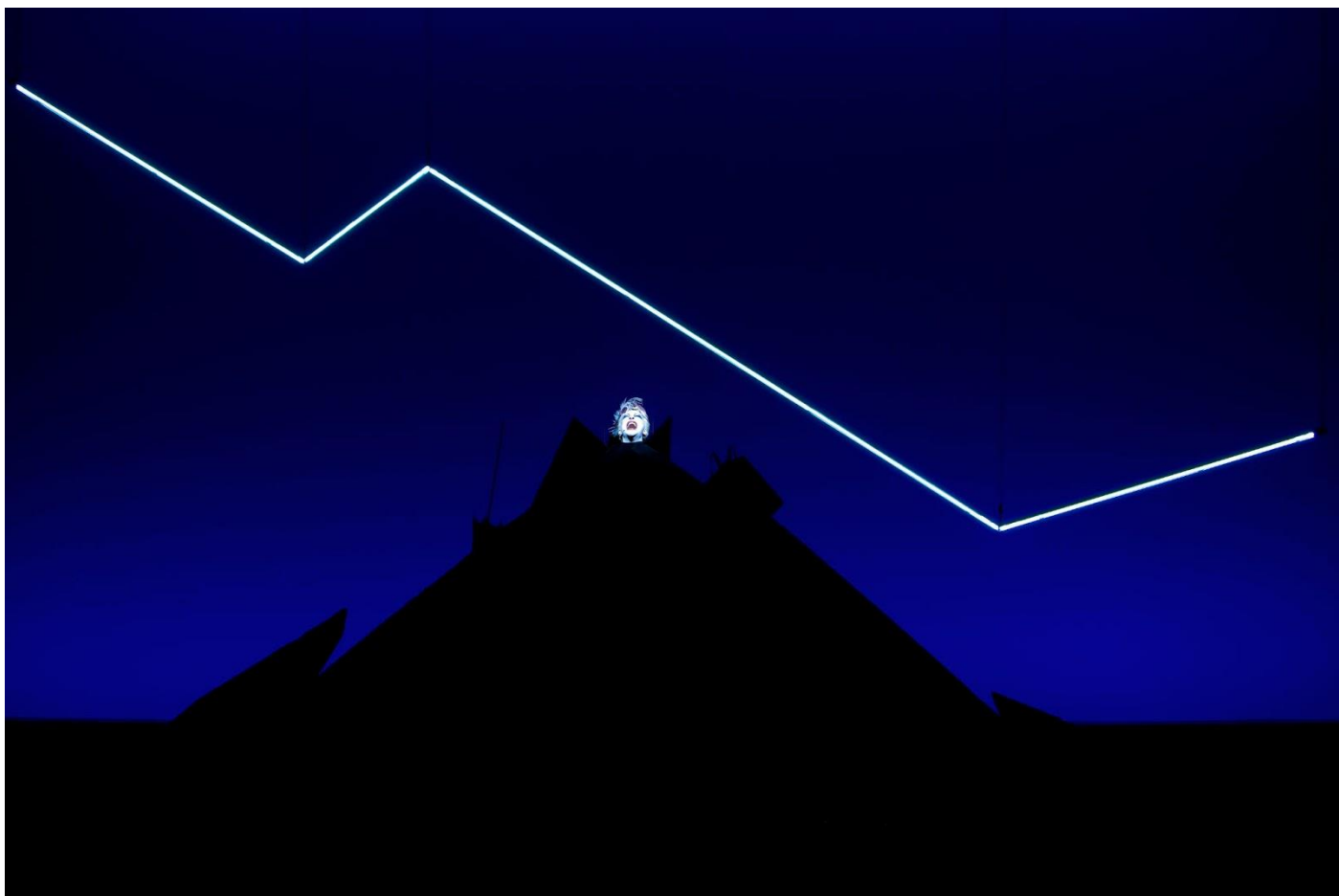
<sup>8</sup> Rappel possible du personnage de Saint Jean Baptiste, « la voix de celui qui crie dans le désert ».



Dernier recours de Winnie : le souvenir, le passé. L'emploi du passé simple « **tu me donnas** » qui vient presque rimer avec « **ce jour-là** » accentue le décalage temporel et un côté un peu solennel (un souvenir marquant et exceptionnel qui exige l'emploi d'un temps « littéraire », le passé simple) Cet aspect cependant est aussitôt détruit par l'utilisation triviale du cadeau : « **pour faire mon marché** ». A moins que la banalité du quotidien ne soit finalement elle-même un beau souvenir.

### **Conclusion :**

Ainsi, on le voit, la situation de Winnie s'est détériorée, comme elle l'avait elle-même envisagé dans l'acte I. Le spectateur comprend que cette dégradation est inexorable et le tragique de sa situation devient plus poignant. Elle continue cependant avec la même volonté optimiste, en utilisant les mêmes armes : la parole adressée à Willie, les objets, les souvenirs d'autrefois. Pour le spectateur, auquel il est beaucoup demandé (s'intéresser à un spectacle dont le principal personnage (voire le seul) est réduit à un visage de face) l'humour involontaire du personnage apparaît aussi comme une ressource, qui permet de ne pas se désespérer d'une vision si noire de la condition humaine.



*Adriana Asti dans le rôle de Winnie, mes Bob Wilson, 2009*